

# Au Kenya, les roses épineuses de la Saint-Valentin

Partager facebook twitter google + linkedin pinterest

## Au Kenya

### les roses épineuses de la Saint-Valentin

Audrey Garric, envoyée spéciale  
Photos Phil Moore pour le Monde

Nairobi, premier exportateur de fleurs coupées à destination de l'Europe, réalise un tiers de sa production à l'occasion de la "fête des amoureux". Un secteur prospère mais au fort impact social et environnemental. Reportage au cœur de la vallée des roses, sur les rives du lac Naivasha.

### Le cycle de la culture des roses

La rose (*Rosa*) est la fleur du rosier, un arbuste issu de la famille des Rosacées. Une fois planté, il faut attendre trois mois pour que le rosier soit prêt à fleurir. Les fleurs peuvent ensuite être récoltées après des cycles de 45 jours de pousse.

Il est 8 heures et on entend les oiseaux chanter dans la serre. Jemima Wanjiku fredonne elle aussi quelques notes en enfilant ses gants. Sécateur en main, elle parcourt les longues allées de rosiers à la recherche des boutons presque éclos, coupe les tiges et les rassemble sans même interrompre sa marche. Immédiatement après leur récolte, les fleurs sont transportées dans l'atelier attenant. Là, l'effervescence règne. Des centaines de petites mains saisissent, sectionnent, effeuillent, ajustent et rassemblent les tiges en bouquets. Le temps est compté. Ces roses, cultivées par la ferme horticole Wildfire sur le lac Naivasha, à une centaine de kilomètres au nord de Nairobi, au Kenya, doivent arriver le lendemain sur les étals français, anglais ou hollandais pour la Saint-Valentin.

« Les ouvrières ont 30 minutes entre la récolte et la mise en chambre froide, à 4 °C. Après, les fleurs risquent de s'ouvrir. Or, les

*consommateurs veulent qu'elles tiennent au moins 7 jours dans leur vase »*, explique Peter Szapary, le directeur autrichien de la ferme.

Entre 70 000 et 80 000 roses, d'une palette allant du rouge au jaune, sortent tous les jours de ses entrepôts. Direction l'Europe, à 7 000 kilomètres de là, mais aussi les Etats-Unis, l'Australie et le Japon. Ses fleurs, vendues autour de 4 centimes d'euros la tige à la sortie de la ferme, seront ensuite achetées par les consommateurs, en moyenne, 30 euros le bouquet de trente. Peter Szapary a choisi de ne pas augmenter sa production pour la fête des amoureux. « *J'ai des accords de vente à l'année avec des supermarchés* », justifie-t-il. Mais la plupart des soixante fermes horticoles installées autour du lac Naivasha, elles, mettent les bouchées doubles. « *La Saint-Valentin représente 30 % de la production annuelle de fleurs dans notre pays* », calcule Jane M. Ngige, directrice générale du Kenya Flower Council (KFC), l'organisation professionnelle du secteur.

- Dans l'une des serres de la ferme horticole Wildfire, autour du lac Naivasha.
- 
- 
- 

## **L'horticulture kenyane en chiffres**

**2 150** Nombre de fermes de fleurs au Kenya (150 grandes exploitations, dont une soixantaine autour du lac Naivasha, et 2 000 petits producteurs). Elles représentent 3 700 hectares de serres. 60 % des fleurs produites sont des roses.

**500 000 personnes** Nombre de Kenyans qui travaillent dans la floriculture, dont 90 000 directement dans des fermes. Au total, ce secteur fait vivre 2 millions de Kenyans.

**125 000 tonnes** Quantité de fleurs exportée par le Kenya en 2013. Nairobi est le quatrième exportateur au monde et le premier vers l'Europe. C'est aussi le cinquième producteur après l'Inde, la Chine, l'Equateur et la Colombie.

**500 millions de dollars** Valeur des exportations de fleurs du Kenya chaque année, qui en font la troisième source de devises étrangères du pays, après le tourisme et le thé. L'horticulture dans son ensemble génère 1 milliard de dollars par an.

**36 %** Part des importations de fleurs de l'Union européenne qui proviennent du Kenya, devant l'Equateur (15 %), l'Ethiopie (15%) et la Colombie (12 %) (Eurostat)

## **Naivasha, au cœur de la vallée des roses**

Depuis une vingtaine d'années, le Kenya s'est fait connaître pour sa production de fleurs. Avec 125 000 tonnes l'an dernier, c'est le quatrième exportateur au monde et le premier vers l'Europe. Un marché évalué à 500 millions de dollars par an (443 millions d'euros), qui en fait la troisième source de devises étrangères du pays, après le tourisme et le thé. A 60 %, ces fleurs sont des roses.

Un tiers de cette production est concentrée autour d'un seul et même endroit : le lac Naivasha, magnifique étendue d'eau de 150 km<sup>2</sup>, bordée de volcans à 1 900 mètres d'altitude sur les hauts plateaux kenyans. Les hippopotames, les flamants roses, les pélicans et les cormorans en partagent les rives avec d'interminables rangées de serres vertes et blanches.

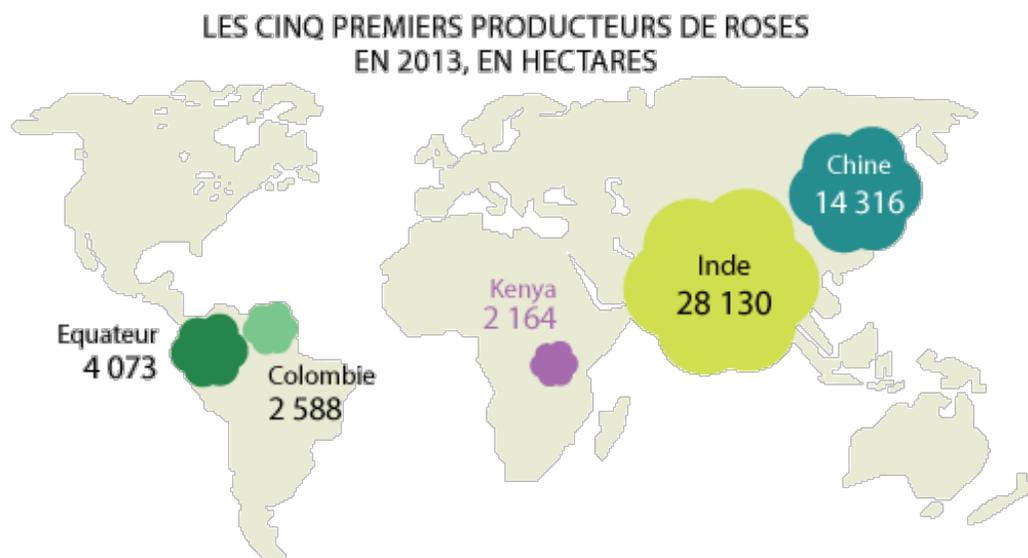
### LES GRANDES RÉGIONS HORTICOLES DU KENYA



« Les premiers Hollandais se sont installés ici à la fin des années 1970 car les conditions climatiques y sont similaires toute l'année à l'été en Europe : il fait chaud en journée (30 °C), frais la nuit (13 °C) et cette différence de température est bonne pour les roses », explique Peter Szapary. Autres atouts : Naivasha est l'un des deux seuls lacs kenyans d'eau douce de la vallée du Rift ; l'aéroport de la capitale Nairobi, d'où partent tous les soirs des cargos emplis de fleurs, ne se trouve qu'à 1 h 30 de route ; et surtout, la main d'œuvre y est très bon marché.

## Secteur prospère et controversé

Mais il y a une dizaine d'années, ce secteur prospère s'est retrouvé au cœur d'une controverse. L'exploitation voire l'intoxication des salariés, l'emploi massif de pesticides ou encore le gaspillage d'eau ont été régulièrement dénoncés par les médias étrangers. Conscients de l'importance de leur image de marque face à leurs concurrents colombiens ou équatoriens – pourtant pas meilleurs en la matière -, les producteurs kenyans, réunis dans le KFC, ont entrepris de verdir le secteur.



« A la création du KFC en 1996, l'industrie horticole utilisait beaucoup de pesticides et d'engrais. Nous avons alors adopté un code de bonnes pratiques, et nous en sommes aujourd'hui à la neuvième version, avance fièrement Jane M. Ngige. Nous effectuons chaque année des audits de nos 80 fermes membres et nous sommes nous-mêmes audités par un organisme d'accréditation sud-africain. Nos producteurs exportent des fleurs cultivées de manière responsable tant pour l'environnement que pour les salariés. »

## Les ouvriers des fermes, relégués dans des bidonvilles

Lorsque l'on cherche à vérifier ces informations sur le terrain, on se heurte rapidement aux barrières des fermes ultra-sécurisées, derrière lesquelles les journalistes ne sont pas les bienvenus. Pour parler librement aux milliers d'ouvriers qui affluent du pays tout entier, il faut se rendre dans les nombreux bidonvilles qui ont poussé à proximité des serres. Karagita est l'un des plus importants, avec ses commerces et ses habitations faites de tôle et de terre, ses amas de débris et ses chemins cabossés qui tiennent lieu de route. Si l'électricité y est installée, point d'arrivée d'eau ou d'égouts.

Vers 17 heures, les bus affrétés par les horticulteurs déposent les travailleurs à l'entrée du village. James Kihara Ndung'u, grand gaillard de 26 ans originaire de Nakuru, à une soixantaine de kilomètres au nord de Naivasha, tente de leur vendre quelques calendriers qu'il a disposés dans une brouette. Lui aussi a passé la journée dans une ferme, Nini Ltd., pour laquelle il effectue de la maintenance depuis six ans. Mais faute de revenus suffisants, il multiplie les petits boulots le soir. « *Je gagne 200 shillings kenyans [1,93 euro] par jour. C'est tellement peu que je ne parviens pas à économiser pour reprendre mes études* », se désespère-t-il en exhibant sa fiche de paie.

Si l'entreprise lui alloue également 2 000 shillings mensuels (19 euros) pour se loger, l'enveloppe lui permet tout juste de se payer un logement sommaire, un peu à l'écart du centre de Karagita. Une pièce aveugle de 8 m<sup>2</sup> fait office de salon et de chambre à coucher. Les habits sont suspendus au mur tandis qu'un tissu tendu cache un débarras. Les toilettes et la douche communes se situent à l'extérieur. « *Je ne pourrai pas me marier et fonder une famille dans cette situation*, poursuit-il.

Je cherche n'importe quel travail mieux payé, même nettoyer les sanitaires. »

Ces conditions de vie spartiates, les ouvriers des exploitations horticoles les partagent tous. « *Les maisons dans la ville de Naivasha sont trop chères. Ici, je paie un loyer de 1 400 shillings (13 euros) par mois* », livre Mueni Munyoki, 28 ans, qui élève seule quatre enfants. Depuis trois ans, elle travaille six jours par semaine, entre 7 et 17 heures, pour la ferme Longonot. Son salaire : 275 shillings kenyans par jour (2,7 euros). « *Il n'y a pas d'alternative : ce sont les fermes ou le chômage*, assure la jeune femme, originaire de Kitui, une zone semi-désertique à l'ouest de Nairobi. *Et notre situation s'est un peu améliorée.* » Son salaire a récemment été augmenté, elle peut profiter d'un hôpital près de la ferme et parvient à payer l'école de ses enfants.

- 
- 
- 
- 
- 
- 

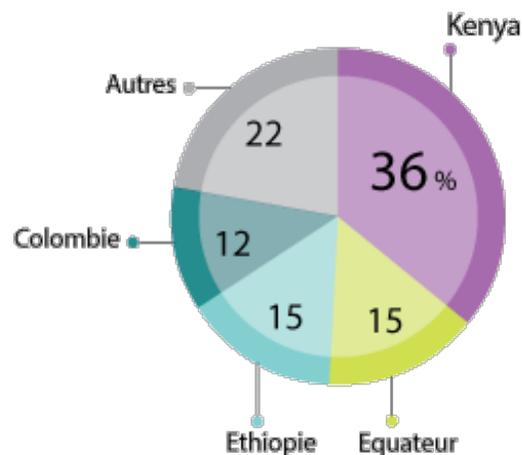
Mueni Munyoki (à gauche), employée par la ferme Longonot, élève seule quatre enfants dans le bidonville de Karagita.

James Kihara Ndung'u, ouvrier de la serre Nini Ltd., chez lui, dans le bidonville de Karagita.

## Eldorado malgré la faiblesse des salaires

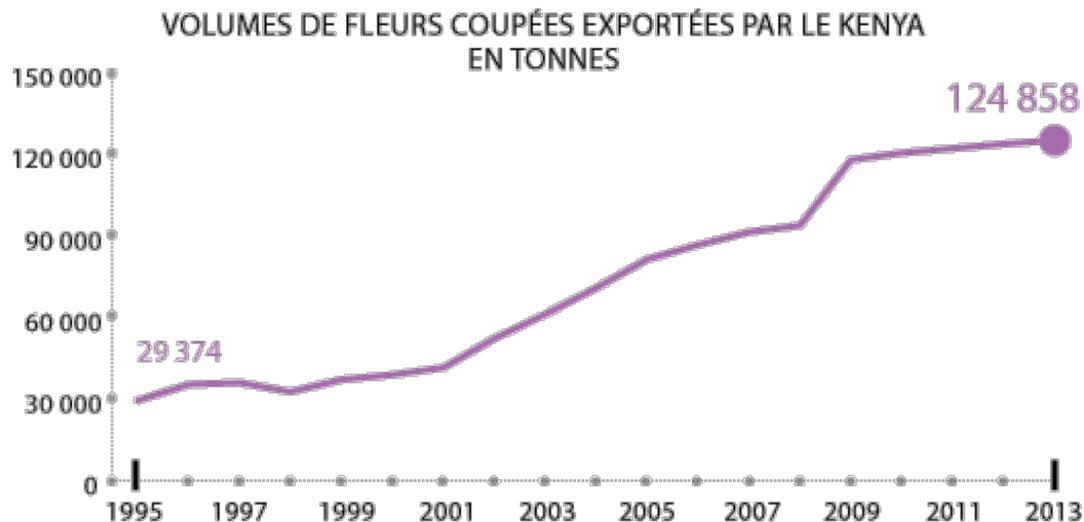
Dans un pays où 40 % de la population est au chômage, la floriculture, qui emploie 500 000 personnes, dont 90 000 dans les fermes, est perçue comme un eldorado malgré la faiblesse des salaires. « *Ce sont les meilleurs du secteur agricole* », tient à souligner Jane M. Ngige. Reste qu'avec 6 000 shillings (57 euros) en moyenne par mois, ces revenus sont à peine supérieurs au minimum légal (5 000 shillings) et les horticulteurs, pourtant souvent labellisés commerce équitable, comptent bien préserver leurs marges. « *Si les salaires augmentent, il n'y aura plus personne d'ici cinq ans. On partira tous s'installer en Ethiopie* », menace Peter Szapary. Car le voisin africain, moins regardant sur les standards sociaux et environnementaux, se lance dans la production de fleurs armé d'une main-d'œuvre encore meilleur marché.

IMPORTATIONS EUROPÉENNES DE FLEURS COUPÉES ET DE PLANTES EN POT  
PAR PAYS D'ORIGINE EN 2013



## Rythme de travail difficile à tenir

C'est là toute la difficulté des syndicats qui œuvrent dans les fermes : améliorer les conditions de travail des ouvriers tout en préservant un emploi fragile. « *Les tenues de protection contre les pesticides sont maintenant obligatoires*, se félicite Samuel Otieno, responsable local de la Kenya Plantation and Agricultural Workers Union, qui représente 20 000 ouvriers. *En revanche, beaucoup se plaignent du rythme de travail demandé par les employeurs, parfois impossible à tenir.* » Dans la ferme Wildfire, les salariés, à 60 % des femmes, doivent transformer en bouquets un quota de 2 700 roses par jour. Les extras sont rémunérés. « *Beaucoup de fermes cherchent à maximiser leurs profits mais nous ne pouvons pas intervenir sans une plainte d'ouvrier*, poursuit-il. *D'autant que certaines plantations sont la propriété d'hommes politiques puissants.* »



A 10 heures ce jour-là, le syndicaliste quitte son petit bureau au bord du lac, des gros dossiers sous le bras, pour se rendre à la ferme de roses Liki River qui emploie 850 salariés sur 40 hectares. Dans un local exigu, il s'entretient avec les cinq délégués syndicaux de la plantation. A l'ordre du jour : la préparation d'une rencontre avec la direction une heure plus tard. « *La direction veut réduire de 12 à 6 les rencontres annuelles avec le syndicat et nous écarte pour traiter certains problèmes avec les salariés* », proteste Boniface, le délégué en chef, juste avant que le directeur, averti de notre présence, ne nous ordonne de quitter sa propriété.

- Les rives du lac Naivasha abritent les serres d'une soixantaine de fermes.

## Le transport des roses en question

En 2007, [un rapport publié par le département de ressources naturelles de l'université de Cranfield](#), en Grande-Bretagne, a comparé le bilan carbone de la production de 12 000 roses au Kenya et aux Pays-Bas, tous deux grands exportateurs de fleurs. Résultat : les roses chauffées et éclairées artificiellement dans les serres européennes rejettent six fois plus de dioxyde de carbone que si elles étaient transportées depuis le Kenya. Autour du lac Naivasha, les roses sont également cultivées dans des serres, pour éviter des nuits trop fraîches, mais les températures restent élevées toute l'année.

## L'eau du lac, pompée pour irriguer les cultures

Si les fermes de fleurs sont si frileuses à ouvrir leurs portes, c'est que leur activité, ainsi que la population croissante qu'elles attirent, ne sont pas sans conséquences sur l'écosystème de Naivasha. Une virée en bateau permet de se rapprocher des immenses pompes rouges installées par les fermes dans le lac pour irriguer les cultures. Wildfire puise par exemple 2 000 m<sup>3</sup> d'eau chaque jour pour arroser ses fleurs entre 7 heures et 13 heures. « *Il y a deux ans, on a mis en place un plan d'allocation de l'eau : le gouvernement accorde des permis et on doit réduire les quantités pompées si le niveau du lac baisse* », assure Peter Szapary, qui montre les nombreux panneaux installés sur les rives pour indiquer, au centimètre près, le niveau du lac. Mais il reconnaît : « *Il y a toujours des moutons noirs : certaines fermes pompent l'eau sans autorisation.* »

En 2009, quand le lac était au plus bas faute de précipitations suffisantes, les horticulteurs ont été accusés de l'assécher. Aujourd'hui, en raison de pluies très denses, le niveau est considérablement remonté, ce qui permet aux agriculteurs d'affirmer que les variations de Naivasha sont d'ordre géologique. « *Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le lac a par deux fois été totalement à sec*, confirme Lovat Carnelley, membre de l'association des riverains du lac, qui tient un camping-restaurant au bord de l'eau. *Mais actuellement, il n'est pas aussi haut que les autres de la vallée du Rift.* » Il craint qu'une « *nouvelle période de sécheresse dure plus longtemps à cause de la pression humaine sur les ressources hydrologiques* ».

- Près de 400 pêcheurs travaillent sur le lac Naivasha.
- D'immenses pompes rouges ont été installées par les fermes dans le lac pour irriguer les cultures.
- 

## **La surpêche, l'autre menace du lac Naivasha**

A bord de leurs pirogues, 400 pêcheurs sillonnent tous les matins les eaux bleues du lac Naivasha, guettant les tilapias, les carpes, les perches et les poissons-chats. L'an dernier, ils ont débarqué 623 tonnes de poissons, trois fois plus qu'en 2013. « *On en ramène moins que par le passé* », se plaint pourtant Mike Ochieng, 26 ans, tout en dénouant ses filets dans le village de Kamere. Car le nombre de pêcheurs ne cesse de grossir. L'an dernier, le quota de bateaux dotés d'un permis est passé de 50 à 100, pour lutter contre le braconnage et la surpêche qui menacent les réserves du lac. En vain.

« *Les braconniers continuent de frapper*, regrette Matthew Ngila, responsable local du département des pêches. *Les gens affluent à Naivasha pour travailler dans les fleurs. Mais il n'y a pas de place pour tous et les salaires sont faibles. Frauder rapporte plus.* » Résultat : la pêche illégale, qui pèse autant que celle légale, ne laisse pas le temps aux poissons de grandir.

Le gouvernement local a alors entrepris de fermer la pêche tous les ans entre juin et août et de limiter le nombre et la taille des filets par bateau. Il a également lancé une vaste opération de repeuplement de tilapias à raison de 1,5 million d'alevins pendant trois ans. Enfin, une ferme d'élevage doit être installée sur les rives de Naivasha.

## Engrais, pesticides et rejets des effluents des bidonvilles

L'association dénonce également la présence d'engrais et de pesticides dans l'eau. Si des fermes ont mis en place des cultures hors-sol, avec un système de traitement et de recyclage des effluents, d'autres continuent de rejeter leurs eaux usées dans le lac. « *Beaucoup de petites plantations n'ont pas les moyens de se payer des systèmes de filtration ou ne respectent pas les zones ripariennes, tampon entre les cultures et le lac, reconnaît Carol Mutiso, qui travaille au sein d'Imarisha Naivasha, un partenariat public-privé pour un développement durable du lac. Les lois existent mais il est difficile de les faire respecter : les fermes se renvoient la responsabilité ou accusent les plantations le long de la rivière Malewa, en amont du lac.* »

« *En 2009, nous avons relevé d'importantes concentrations en phosphates et en nitrates dans l'eau, mais aujourd'hui, la qualité est bonne* », assure James Mugo, directeur de recherches au Kenya Marine Fisheries Research Institute. Il reconnaît en revanche ne pas relever régulièrement les niveaux de pesticides faute de moyens. Le dernier test date de... 2010. Pourtant, si les pesticides sont moins utilisés que par le passé, tous ici savent que des mauvaises pratiques ont toujours cours.

Reste que les exploitations floricoles ne sont pas les seules à contaminer l'eau du lac. Les centaines de milliers de personnes qui vivent sur ses rives y contribuent, notamment par les rejets d'effluents des bidonvilles. Conséquence : les jacinthes d'eau, des algues invasives, prolifèrent en présence des nutriments, au grand dam des 400 pêcheurs du lac qui peinent chaque jour davantage à manœuvrer leurs embarcations. Pour les horticulteurs, l'autorisation de la pêche est bien la preuve de la bonne qualité de l'eau. Lovat Carnelley, lui, propose sur la carte de son restaurant du tilapia pêché non pas à Naivasha, comme il le faisait il y a dix ans, mais importé de Chine.



Texte

Audrey Garric

Photos

Phil Moore pour le Monde

[Le monde abonnements Profitez du journal où et quand vous voulez. Abonnements papier, offres 100 % numériques sur Web et tablette.](#)

[S'abonner au Monde à partir de 1 €](#)

Déjà abonné au  
journal *Le Monde* ?

- Activez votre accès à l'Édition abonnés du Monde.fr
- Gérez votre abonnement

Les rubriques du Monde.fr International ▪ Politique ▪ Société ▪ Économie ▪ Culture ▪ Sport ▪ Techno ▪ Style ▪ Vous ▪ Idées ▪ Planète ▪ Éducation  
▪ Disparitions ▪ Santé ▪ Monde Académie

Les services du Monde La boutique du Monde ▪ Le Monde dans les hôtels ▪ Cours d'anglais ▪ Annonces auto ▪ Annonces immo ▪ Shopping ▪  
Comparateur crédit ▪ Devis travaux ▪ Conjugaison ▪ Programme télé ▪ Jeux ▪ Météo ▪ Trafic ▪ Prix de l'immobilier

Sur le web

- > [Blog cinéma](#)
- > [Concerts à Paris](#)
- > [Boutique culture](#)
- > [Télérama](#)
- > [Actu littéraire](#)
  
- > [Cinéma Pathé](#)
- > [Sortir à Paris](#)

- > [Hors-série](#)
- > [Séries TV](#)
- > [Théâtres à Paris](#)

Les sites du Groupe Télérama.fr ▪ Talents.fr ▪ Le Huffington Post ▪ CourrierInternational.com ▪ Monde-Diplomatique.fr ▪ Les Rencontres professionnelles Le Monde ▪ La Société des lecteurs du Monde ▪ Le Prix Le Monde de la recherche

## Suivez-nous

Facebook Twitter Google+ Mobile RSS

[Recevez nos newsletters](#)

Index actualité : [A](#) [B](#) [C](#) [D](#) [E](#) [F](#) [G](#) [H](#) [I](#) [J](#) [K](#) [L](#) [M](#) [N](#) [O](#) [P](#) [Q](#) [R](#) [S](#) [T](#) [U](#) [V](#) [W](#) [X](#) [Y](#) [Z](#)

© Le Monde.fr | Fréquentation certifiée par l'OJD | CGV | Mentions légales | Qui sommes-nous ? | Charte groupe | Publicité | [Index](#) | Aide (FAQ)  
: web - abo - journal - mobile

Journal d'information en ligne, Le Monde.fr offre à ses visiteurs un panorama complet de l'actualité. Découvrez chaque jour toute l'info en direct (de la politique à l'économie en passant par le sport et la météo) sur Le Monde.fr, le site de news leader de la presse française en ligne.